

.....R É S I S T A N C E S.....



François Broche, avec le concours de Julien Guillon

François Huet, chef militaire du Vercors

Une vie d'officier au service de la France

Préface de Jean-François Muracciole

PUG

François Huet, chef militaire du Vercors



Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Création graphique : Corinne Tourrasse

Relecture : Eline Susset, La Relectrice *ad hoc*

Adaptation de maquette intérieure et mise en page : Catherine Revil

Achevé d'imprimer en juin 2021

sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery – 58500 Clamecy

Dépôt légal : juillet 2021 – N° d'impression : 105461

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert®

© Presses universitaires de Grenoble, juin 2021

15, rue de l'Abbé-Vincent – 38600 Fontaine

contact@pug.fr / www.pug.fr

ISBN : 978-2-7061-5137-8 (*e-book pdf*)

ISBN : 978-2-7061-5138-5 (*e-book epub*)

L'ouvrage papier est paru sous la référence ISBN 978-2-7061-5137-8

François Broche
avec le concours de Julien Guillon

François Huet, chef militaire du Vercors

Une vie d'officier au service de la France

Préface de Jean-François Muracciolo

PUG

La collection « Résistances »

Fondée en 1994 par Pierre Bolle, maître de conférences honoraire d'histoire à l'Institut d'études politiques de Grenoble, et Vital Chomel, directeur honoraire des Archives départementales de l'Isère, auquel succéda Jean-Claude Duclos, directeur du musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère, la collection « Résistances » est principalement dédiée à l'histoire de la seconde guerre mondiale dans les départements rhône-alpins, mais aussi, plus largement, aux résonances locales du monde contemporain lorsqu'elles questionnent les droits de l'homme. Destinés à un large lectorat, les livres qui la constituent visent à valoriser des travaux universitaires novateurs ainsi que les récits de vie de celles et ceux qui se sont engagés au cours des années sombres, afin de pérenniser et transmettre leur témoignage.

Philippe Barrière et Gil Emprin sont co-directeurs de la collection.

- É. Freysselinard, *Journal de guerre de Marguerite Lebrun, épouse du dernier président de la III^e République (Juillet 1940-octobre 1947)*, 2019
- S. Germain, *Guy Éclache, enquête sur un ultra de la Collaboration. 1940-1945*, 2018
- P. Franceschetti, *Antoine Mauduit, une vie en résistance 1902-1945*, 2017
- O. Cogne et G. Emprin (dir.), *Histoire des Francs-tireurs et partisans. Isère, Savoie, Hautes-Alpes*, 2017
- J.-P. Landru, *La Résistance en Chartreuse. Voreppe, Rives, Voiron, Saint-Laurent-du-Pont – 1940-1944*, 2016
- Jacques Maréchaux dit Cousin, *Ma Résistance dans la compagnie Stéphane. Une jeunesse dans la tourmente*, 2015
- Y. Pérotin dit Pothier, *La vie inimitable. Dans les maquis du Trièves et du Vercors en 1943 et 1944* (introduit et édité par Anne Pérotin-Dumon), 2014
- I. Bóc, *Grenoble, de l'occupation à la liberté. Roman historique*, 2012
- S. Suchon-Fouquet, *Résistance et liberté. Dieulefit, 1940-1944*, 2010
- T. Bruttman, *Aryanisation économique et spoliations en Isère (1940-1944)*, 2010
- M. Blondé, *Une usine dans la guerre. La Société nationale de la Viscose à Grenoble, 1939-1945*, 2008
- Musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère, *Déportés de l'Isère. 1942-1943-1944*, 2005
- P. Barrière, *Histoire et mémoires de la Seconde Guerre mondiale. Grenoble en ses après-guerres (1944-1964)*, 2004
- B. Montergnole, *La presse quotidienne grenobloise. Septembre 1939-août 1944. L'information en temps de guerre*, 2004
- A. Le Ray, *Première à Colditz*, rééd. 2004
- T. Bruttman (dir.), *Persécution et spoliations des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale*, 2004
- P. Bolle (dir.), *Grenoble et le Vercors. De la Résistance à la Libération, 1940-1944*, 2003
- O. Munos - du Peloux, *Passer en Suisse. Les passages clandestins entre la Haute-Savoie et la Suisse, 1940-1944*, 2002
- M. Gabert, *Entrés en Résistance, Isère, Des hommes et des femmes dans la Résistance*, 2000
- C. Collin, *Carmagnole et Liberté. Les étrangers dans la Résistance en Rhône-Alpes*, 2000
- C. Collin, *Jeune combat. Les jeunes Juifs de la MOI dans la Résistance*, 1998
- P. et S. Silvestre, *Chronique des maquis de l'Isère (1943-1944)*, 1995
- M. Aguetzaz, *Francs-tireurs et partisans français dans la Résistance savoyarde*, 1995
- P. Deveaux, *Le bataillon de Chambaran. Secteur 3 de l'Armée secrète de l'Isère*, 1994
- L. Gosse, *René Gosse (1883-1943). Bâtitteur de l'université, résistant des « années noires »*, 1994
- C. Collin, *24-26 août 1944, L'insurrection de Villeurbanne a-t-elle eu lieu?*, 1994
- B. Montergnole, *La presse grenobloise de la Libération (1944-1952)*, 1974



Préface



François Broche, avec le concours de Julien Guillon, propose une heureuse réédition de la biographie du général François Huet, passé à la postérité pour avoir commandé le maquis du Vercors en 1944.

On ne présente plus François Broche, auteur d'une trentaine d'ouvrages majeurs et qui est l'un des meilleurs spécialistes de l'histoire militaire de la Seconde Guerre mondiale. Julien Guillon est un jeune chercheur, auteur d'une thèse remarquable sur le maquis du Vercors qui, par une approche très originale, topographique, au ras du sol, en parcourant chemins et clairières, est parvenu, après une bibliothèque d'ouvrages rédigés sur la question, à renouveler profondément l'histoire du maquis mythique. L'association de l'expérience et de la jeunesse produit cette magnifique synthèse.

La vie de François Huet se prête particulièrement à l'art biographique. Huet est le parfait représentant de cette génération d'officiers qui, si elle échappa à la Grande Guerre, traversa les grandes épreuves et les déchirements de la Seconde Guerre mondiale et des guerres de décolonisation.

Né dans une famille parisienne de la bourgeoisie catholique, fils d'un général d'aviation, François Huet est l'incarnation de l'officier de tradition. Formé chez les pères jésuites de Sainte-Geneviève, il entre à Saint-Cyr (promotion «Chevalier Bayard», 1923-1925), choisit la cavalerie

et fait ses classes au Maroc où persiste l'héritage de Lyautey. Au moment de l'épreuve suprême, on retrouve le capitaine Huet à l'état-major du généralissime Gamelin avant une brillante campagne de France, qui lui vaut quatre citations dans les rangs du 1^{er} groupe de reconnaissance de division d'infanterie du colonel Préaud, puis du 4^e groupe franc motorisé de cavalerie à la tête duquel il se heurte, début juin, à la 7^e *Panzerdivision* de Rommel.

Après la défaite, il est de ces officiers patriotes qui, tout en préparant et en souhaitant ardemment la « Revanche », se refusent, par respect de la discipline, à la grande aventure de la France libre, bien qu'il ne manifeste aucune réserve ou critique envers ceux qui l'ont choisie. Il participe à la reconstruction d'une armée nouvelle en s'appuyant sur les Chantiers de la Jeunesse et devient, après l'invasion de la zone Sud et la disparition de l'armée de l'armistice, l'un des dirigeants des Compagnons de France (puis leur chef à l'été 1943). Dans ces deux missions, il s'efforce d'inculquer l'esprit de résistance aux jeunes qui lui sont confiés, tout en rejoignant le réseau de renseignement Alliance.

Au début de 1944, après la dissolution des Compagnons par Vichy, il bascule dans la clandestinité. Commence pour lui l'aventure du Vercors, dont il prend le commandement militaire en mai 1944. Il réorganise la défense du maquis, presse Alger de lui envoyer des renforts et fait face, à la tête de ses 4 000 hommes sous-équipés, à l'assaut des troupes d'élite allemandes jusqu'au 23 juillet. Les pertes sont lourdes (plus de 800 tués en comptant les civils fusillés) et le maquis est détruit, mais, en ordonnant la dispersion, Huet parvient à sauver la majorité de ses hommes dont beaucoup, à commencer par lui, reprendront le combat dans les rangs de l'armée de la libération.

Après la guerre, le colonel Huet reçoit divers commandements dans la cavalerie, en particulier parmi les troupes d'occupation en Allemagne, et il dirige la conception du nouveau modèle de division blindée de l'ère nucléaire (dite « Javelot ») à la tête de la 7^e division mécanique rapide (DMR). Les grandes mutations techniques de l'arme blindée s'amorcent quand l'expédition de Suez et la guerre d'Algérie rappellent le général de brigade Huet au combat. Il participe à la bataille d'Alger et on lira avec le plus grand intérêt les pages, toutes en finesse et en sensibilité, de François Broche sur l'attitude et les tourments d'un officier chrétien face à la torture.

Si Huet accueille avec enthousiasme le 13 mai 1958 et le retour au pouvoir du général de Gaulle, son sens de la discipline et du devoir,

en avril 1961 comme en juin 1940, le conduit à repousser un putsch sans issue. Il est général de corps d'armée en 1962 et s'éteint en 1968.

En ces temps d'incertitude, la réédition de la biographie de François Huet, par les Presses universitaires de Grenoble, offre l'occasion de relire le beau parcours d'un homme qui dédia sa vie au service de la France.

*Jean-François Muracciole,
professeur d'histoire contemporaine
à l'université Montpellier III*



Prologue



« J'avais neuf ans au moment de la guerre de 14 : c'est vous dire que, l'autre guerre, je l'ai ressentie très profondément¹. » Tenu en 1943, ce propos elliptique exprime une émotion qui ne s'est jamais effacée. François Huet évoque un souvenir qui a marqué toute une vie. À 9 ans, on a des souvenirs d'homme. Le 2 août 1914, il a vu partir pour la guerre son père, le chef d'escadron Marcel Huet, vêtu de son uniforme, revêtu de sa cuirasse, portant sa lance et son paquetage, devant son demi-régiment (groupe d'escadrons) rassemblé au quartier de Croÿ, à Versailles. Marie-Louise Huet et les enfants assistent à la scène, en présence d'une foule enthousiaste : enfin, la France allait prendre sa revanche ! La mobilisation n'avait pas encore été décrétée, mais les premières unités commençaient à partir pour l'Est. Marcel Huet confie à François, son fils aîné, sa femme, sa fille et ses fils puînés (le petit dernier a deux ans). La troupe est prête, figée dans un dernier garde-à-vous avant le départ. L'ordonnance² amène le cheval du commandant ; il lui tend l'étrier. Les enfants retiennent leur souffle. L'ordonnance tremble tellement

1. François Huet, Conférence à l'École régionale de chefs des Chantiers de jeunesse des Pyrénées-Gascogne, château de l'Espinet, Toulouse, 15 octobre 1943. Ce texte sera dorénavant cité sous la forme abrégée : « Conférence de l'Espinet ».

2. Soldat attaché à un officier.

que le commandant Huet perd l'équilibre ; avec cette étrange faculté des femmes de prévoir le pire, Marie-Louise le voit déjà à terre devant ses hommes. Elle soupire : « Tiens, ça commence mal ! » Les escadrons s'ébranlent. Quelques instants plus tard, le commandant Huet n'est plus qu'une silhouette en tête de ses troupes. Soudain, il disparaît au coin de l'avenue.

Un petit garçon serre la main de sa mère ; il ne pleure pas.



Chapitre 1

UNE VOCATION



Quatre siècles attestés de bourgeoisie parisienne valent bien des titres de noblesse. Les Huet s'étaient fait connaître – et apprécier – à la cour du Roi-Soleil: l'un d'eux avait été précepteur du «Grand Dauphin» avant d'être nommé évêque de Soissons; un autre avait occupé la charge d'«ébéniste du Roi et du clergé de France». S'illustrèrent ensuite dans la lignée un procureur au Parlement de Paris, un avocat au Conseil d'État, un ingénieur des Ponts-et-Chaussées. Ce dernier, Charles-Edmond Huet, avait épousé en 1858 Marie Michal, fille d'un inspecteur général des Ponts, Alexis-Zoroastre Michal, directeur du service des Travaux de Paris. Les Michal étaient originaires du Dauphiné – une lignée de paysans puis de notaires royaux enracinés depuis le XIII^e siècle au cœur de ce que l'on appelle toujours «les Terres froides du Bas-Dauphiné». Notaire à Voiron, François Michal, le grand-père d'Alexis-Zoroastre, avait laissé, à sa mort, en 1803, un testament où l'on découvre cet «avis à mes enfants»: «En premier lieu, je leur recommande l'amour et la crainte de Dieu sincèrement imprimés dans le cœur, l'amour du prochain, la crainte de soi-même, une union inaltérable entre eux, ne devant jamais perdre de vue la parabole évangélique du paquet de verges du père de famille, sans négliger aucune des œuvres enseignées par l'Église catholique...»

De l'union de Charles-Edmond Huet et de Catherine-Marie Michal étaient nés trois filles et un garçon, Marcel (1870-1960), qui épousera en 1903 Marie-Louise Solacroup – patronyme insolite renvoyant à des racines occitanes. Antérieur à l'an mille, il se rencontre surtout dans le Rouergue et dans le Quercy, d'où étaient originaires le père et le grand-père de Marie-Louise. Laboureurs, les Solacroup avaient connu des fortunes diverses : prêtres, militaires, avocats, notaires, marchands. Antoine-Émile (1821-1880), grand-père de Marie-Louise, fut le premier de sa lignée à quitter le Quercy. Polytechnicien, ingénieur des Ponts, il devint directeur général du « Paris-Orléans » à 32 ans. En 1849, il épousa Henriette Gautier-Dagoty, descendante d'une illustre famille de peintres-graveurs, qui lui donna deux enfants, dont Émile (1850-1928), polytechnicien, ingénieur des Ponts, qui fit, lui aussi, sa carrière au « Paris-Orléans ». Son fils, Émile, avait épousé en 1877 Marie Hébert, fille d'un agent de change, petite-fille d'un célèbre capitaine d'industrie, mort six ans plus tôt : Jean-François Cail, le premier constructeur de locomotives à vapeur. Ils auront huit enfants, dont deux fils : « De nombreuses maternités, très rapprochées, écrira Marie-Louise à la fin de sa vie, firent de la jolie et brillante jeune fille de vingt ans une femme accomplie, chrétienne convaincue, charitable et bonne, plutôt très autoritaire. De notre enfance, nous gardons le souvenir ému d'un foyer très discipliné, mené parfois à la baguette. » Souvenir tempéré par une sérieuse réserve, formulée par une vieille dame de 86 ans : « Notre éducation fut certainement bien soignée, mais un peu étouffée et étouffante ; on aurait aimé un peu d'aération intellectuelle et morale, un peu plus d'indépendance aussi ; un peu plus d'épanouissement moral. Nous en souffrions certes, mais sans savoir comment en sortir, car nous aimions nos parents et nous n'aurions pas voulu les contrister³. » Émile aura une fin de vie attristée par la mort de ses deux fils tués au front et la nationalisation de ses entreprises sucrières de la région de Kiev par la Révolution russe.

Né à Paris le 10 septembre 1870, six jours après la chute de l'Empire, Marcel Huet avait fait ses études au Collège Stanislas, avant de préparer les concours de Polytechnique, Centrale et Saint-Cyr. Il n'avait pas été reçu au premier et, comme son père ne souhaitait pas le voir intégrer Centrale, qui ne jouissait pas alors d'une grande réputation, il était entré à Saint-Cyr en 1891 dans la promotion « du Soudan ». D'abord lieutenant

3. « Notes écrites sur sa famille en 1964 par Marie-Louise Huet, née Solacroup », archives familiales.

au 7^e régiment de dragons, puis à Saumur, il avait été ensuite muté à Saint-Cyr et il y était resté deux ans comme instructeur de cavalerie. Très vite, il s’y était révélé un cavalier de classe, une « fine cravache » que l’on s’arrachait dans les garnisons, où il était habituellement qualifié de « fringant cavalier », et dans les salons, où il était surnommé « le beau Marcel ».

Habitué des « quinzaines » que donnait la grand-mère Hébert dans son hôtel particulier du boulevard Malesherbes, le « beau Marcel » s’y était vite fait apprécier et il avait présenté sa première demande en mars 1903. Peu convaincue par la grandeur de la carrière militaire, indifférente aux concours hippiques et aux charmes du dressage des chevaux difficiles, Marie-Louise n’arrivait pas à se décider. Elle avait alors pris conseil de son directeur de conscience, Mgr de Gibergues, futur évêque de Valence, dont le verdict avait été catégorique : « Ma chère petite, je vous connais de longue date, je connais la famille Huet, et je vous dis : mariez-vous sans attendre. Vous souffrirez sans doute beaucoup, mais Dieu a besoin de familles profondément chrétiennes et généreuses, le pays aussi. Vous aurez beaucoup d’enfants auxquels vous apprendrez à aimer et servir Dieu de tout leur cœur. Vous serez bonne, serviable à tous. En plus de ces qualités de fond, vous vous efforcerez de plaire à votre mari. Je vous bénis de tout mon cœur et serai toujours à votre disposition si vous avez besoin de moi. » Elle s’était inclinée. Le 26 mai 1903, par une chaleur de mi-août, le lieutenant Marcel Huet avait épousé en l’église Saint-Augustin Marie-Louise Solacroup, de huit ans sa cadette.

Promu capitaine un an après son mariage, il avait passé six ans au 14^e régiment de hussards, à Alençon, où François était né le 6 août 1905. D’abord à la tête d’un escadron, puis comme acheteur au Dépôt des « remontes⁴ » – et, à ce titre, responsable de la sélection des chevaux pour le régiment –, Marcel était devenu en 1910 instructeur à Saumur, sous les ordres du lieutenant-colonel Maxime Weygand, instructeur en chef des exercices militaires ; il y était resté jusqu’en 1913. Marcel, Marie-Louise et leurs enfants occupaient, sur une berge de la Loire, une jolie maison, dont la cour se remplissait d’eau pendant les fréquentes crues du fleuve, les obligeant à sortir de chez eux en bateau. François passa ses premières années dans deux villes de garnison vouées de tout temps à la cavalerie ; dans sa mémoire, après le sourire de sa mère, c’est son père qui occupe la plus grande place. Marcel apprenait aux élèves-officiers sortis de Saint-Cyr à faire la guerre à cheval. Ils commençaient par monter

4. Établissement militaire, créé par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr en 1820, chargé d’acheter des chevaux destinés aux unités de cavalerie.

des chevaux de selle, puis des chevaux de guerre, avant de se familiariser avec le maniement du sabre, de la lance ; à la fin du stage, ils devaient charger avec le sabre au côté et la lance à la main. Le petit garçon ouvrit les yeux sur ce monde étrange où l'homme et sa monture semblaient voués au même destin, partagé entre la course, la chasse et la guerre. La cavalerie était aussi ancienne que l'homme civilisé ; les Grecs et les Romains lui avaient donné ses premières lettres de noblesse et la vieille chevalerie française en avait fait l'arme prépondérante de toutes les guerres modernes.

François conservera comme un talisman une photo prise à Saumur en 1912 le représentant, monté sur le poney « Bridge », aux côtés de son père montant la jument « Émilienne ». Son enfance et sa première jeunesse s'écoulèrent dans des maisons de famille et des villégiatures, décors d'une vie feutrée, rythmée par des traditions et des contraintes. La grand-mère Solacroup aimait les grandes propriétés, destinations idéales de vacances et rendez-vous habituels d'une nombreuse parentèle, où les enfants vivaient séparés des parents, sous la houlette de gouvernantes étrangères. On se rendait aussi, en fin de semaine, dans de belles « maisons » de la banlieue parisienne : à Saint-Michel-sur-Orge, dans un château du XVIII^e siècle acheté par l'arrière-grand-père, Antoine-Émile Solacroup ou à Nogent-les-Vierges, près de Creil, dans une belle demeure construite vers 1850 par le grand-père Hébert. Le côté Huet s'était contenté de maisons relativement plus modestes. Marcel avait ainsi reçu de ses parents le berceau familial des Michal, le Guillon, près de Voiron, en Dauphiné : Alexis-Zoroastre l'avait donné à sa fille, qui y séjournait chaque année en septembre avec son mari et ses enfants. Charles-Edmond y avait tenu un *Journal* de ses journées, remplies pour l'essentiel par des visites à la famille et aux amis et aussi par les randonnées dans la région, dont les buts habituels étaient la Chartreuse et le Vercors. Les Huet se rendaient également au Plessis-Bouchard, près de Pontoise, dans une grande bâtisse de style Louis XIII, construite sous la monarchie de Juillet, acquise en 1860 par Alexis-Zoroastre, qui avait été maire de la ville de 1871 à 1875.

Ses années de garnisons provinciales avaient paru bien longues à Marcel Huet, qui, à l'approche du versant de sa vie, aurait aimé retrouver la capitale. Selon une tradition familiale, son beau-père Émile Solacroup en avait touché un mot à l'un de ses anciens condisciples de Polytechnique, le général Joseph Joffre, chef d'état-major général de l'armée et vice-président du Conseil supérieur de la guerre depuis 1911. Le 30 décembre 1913, il avait été muté comme chef d'escadrons

au 27^e régiment de dragons à Versailles. Les Huet emménagèrent dans un bel hôtel particulier, situé 4, rue Saint-Médéric : vingt-sept fenêtres sur la rue, douze sur la cour intérieure pavée, prolongée par un vaste jardin, où l'on accédait par un large porche. Deux remises encadraient la cour, l'une pour les chevaux, l'autre pour les attelages. L'édifice s'élevait à l'emplacement du Parc-aux-Cerfs, au cœur du quartier Saint-Louis, où, en 1756, Louis XV avait fait acheter une maison retirée pour y loger sa « ménagerie féminine ». L'hôtel était pratiquement collé au quartier du 27^e régiment de dragons – en face, de l'autre côté de l'avenue de Sceaux, se trouve le quartier du 32^e régiment de dragons. Pendant près d'un demi-siècle, Versailles sera le point de ralliement et la base arrière des Huet⁵. C'est de Versailles que Marcel Huet était parti le 2 août 1914 à la tête d'un groupe d'escadrons.

Après avoir recueilli les dernières recommandations de son mari, Marie-Louise dut se séparer du personnel qui s'occupait des six enfants – des nurses étrangères pour la plupart, qu'il fallait diriger sur des foyers d'accueil où elles attendraient des jours meilleurs. Désorientée, elle décida, sur le conseil de son frère Émile, d'aller rejoindre sa mère et ses sœurs à « la Goule aux fées », une propriété située à la pointe de Saint-Énogat, près de Dinard, qui venait du frère de son grand-père maternel. Veuf, sans enfants, Philippe Hébert avait acheté toute la presqu'île à la fin du Second Empire et y avait fait construire une grande demeure de granit, afin de recevoir ses nombreux neveux, nièces et amis. La légende voulait que la grotte sur laquelle elle était bâtie eût été le refuge de la fée Viviane, endormie par Merlin l'Enchanteur et changée en un bloc de granit. Chaque été, depuis sa petite enfance, Marie-Louise et sa famille y avaient passé six semaines : « Nous aimions tant ces séjours, gâtés, choyés, par le vieil oncle, qui ne savait qu'imaginer pour les rendre merveilleux, écrivait-elle dans ses *Notes*. Large hospitalité, table excellente, vins de choix, cidre bouché et émoussillant, bonne humeur continuelle, plage attenante au jardin avec bains sous la haute et bienveillante surveillance de l'oncle, qui apprenaient à nager à ceux qui le voulaient ; pêche, courses sur les rochers. » À la mort de Philippe, la mère de Marie-Louise avait repris la propriété, qu'elle aimait par-dessus tout.

5. Marcel et Marie-Louise y logeront jusqu'en 1950 ; François et sa famille ne quitteront la rue Saint-Médéric qu'en 1959.

Versailles s'était vidée en vingt-quatre heures. Marie-Louise suivit le mouvement. Elle ferma la maison de la rue Saint-Médéric et gagna, pour l'été, la «Goule aux fées» avec ses enfants, dévorée d'inquiétude mais jamais à court d'espérance, suspendue au courrier qui arrivait mal, plantant des petits drapeaux sur la carte du front. Après les certitudes des premiers mois, il fallut déchanter : la France était bel et bien envahie par le Nord-Est. On commençait à vivre des jours tragiques. Le petit François, lui, n'en était pas troublé, comme l'attestent ses résultats scolaires de Notre-Dame du Grandchamp : un «diplôme de mérite» pour 1914-1915, l'année de sa septième, avec deux premiers prix d'histoire et géographie et d'allemand et deux seconds prix d'instruction religieuse et d'analyse ; un très bon bulletin de notes pour sa sixième B (1915-1916) : il était premier sur une classe de vingt-cinq élèves et il était jugé «très appliqué» pour le travail, «très convenable» pour la tenue, d'un caractère «gai et facile» et d'une conduite «excellente».

Une citation de décembre 1914 indique que le commandant Marcel Huet s'était montré, au cours des cinq premiers mois de campagne, «l'officier brillant qu'il était en temps de paix» ; il s'y était signalé notamment en commandant le régiment dès le 28 septembre – le colonel ayant été porté disparu – et en s'illustrant lors des combats de Givenchy, Courcelles-le-Comte et Notre-Dame-de-Lorette, sur les collines de l'Artois. Un an plus tard, une nouvelle citation rendit hommage à son «entrain», à sa «vigueur physique et morale», à son «sentiment élevé du devoir», mais les grosses fatigues des premières campagnes l'avaient obligé à quitter son régiment à deux reprises (en mai et en novembre) et à être évacué. Il gardera en particulier un souvenir cuisant d'une prise de contact avec les troupes allemandes dans la région de Dinant, en Belgique, où il avait passé trois semaines à cheval, sans pouvoir se débotter en raison du gonflement de ses jambes, jusqu'à ce que le front se stabilise. Plus tard, on dira de cette première période de la «course à la mer», où les Allemands avaient été arrêtés par la cavalerie française en Picardie et en Artois : «L'armée a sauvé la France mais la cavalerie a sauvé l'armée.»

Le 20 octobre 1915, Marcel Huet fut élevé au grade de chevalier de la Légion d'honneur, avec cette citation : «Officier supérieur très distingué. A fait preuve à plusieurs reprises d'un beau courage sous le feu et de qualités militaires solides.» Trois mois plus tard, il prenait à Verdun le commandement d'un groupe d'escadrons du 11^e régiment

de Hussards ; commandant le 3^e bataillon, il ne cessera pratiquement plus de se battre jusqu'à l'armistice. En mai 1917, il fut blessé au bras en forêt de Coucy, sur le front de l'Aisne ; proposé par le médecin de l'unité pour une évacuation, il choisit de retourner au feu malgré un état d'épuisement presque complet. En novembre de la même année, chargé d'organiser et de diriger un coup de main sur des organisations ennemies, il assura « brillamment la réussite complète de l'opération », selon les termes de sa quatrième citation. Une cinquième citation lui sera attribuée en avril 1918 pour des reconnaissances accomplies sous de violents bombardements. Entre-temps, il avait été versé au 4^e régiment de cuirassiers à pied, mais la cavalerie n'avait pas tardé à le réclamer. Le 14 juin 1918, nommé lieutenant-colonel après avoir participé aux combats de Laffaux et du Plémont, sur le Chemin des Dames, il prit le commandement du 32^e régiment de dragons. Une fois encore, il y donna sa pleine mesure, comme en témoigne ce jugement du colonel de Partouneaux, commandant la XI^e brigade de dragons : « Chef de corps très complet et de haute valeur. » Au début de novembre 1918, il entra en Lorraine libérée à la tête du 32^e régiment de dragons, dont il conserva le commandement jusqu'à sa dissolution, en août suivant. Lors du défilé de la Victoire, le 14 juillet 1919, Marie-Louise et les enfants le virent passer sous l'Arc de Triomphe⁶ à la tête de ses troupes.

La guerre était terminée. Le prix – humain, matériel, moral – en était très élevé. Marie-Louise avait vu revenir son mari, mais elle avait perdu ses deux frères. Jean, son cadet, était mort le premier, dès le 14 septembre 1914. Un an plus tard, elle avait perdu son frère aîné, Charles-Émile, ingénieur des Mines lui aussi, capitaine au 69^e bataillon de chasseurs à pied. Dans les derniers jours de septembre 1915, se trouvant alors dans le secteur de la Ferme de Navarin, il avait écrit à sa sœur : « Demain, il y a une attaque. Je serai tué. Je suis prêt. Je veux être enterré au milieu de mes soldats. » Lorsqu'elle reçut la lettre, il était mort. L'une de ses sœurs, Marguerite, avait épousé un avocat qui sera tué en 1918. Cela faisait trois tués dans la famille.

« Il y a toujours dans notre enfance un moment où la porte s'ouvre et laisse entrer l'avenir⁷. » François a dix-sept ans. Bachelier « latin, sciences, mathématiques » (20 juillet 1922), il se voit offrir en récompense

6. Le soldat inconnu n'y sera inhumé que le 11 novembre 1920.

7. Graham Greene, *La Puissance et la Gloire*. Édition française Robert Laffont, 1948

un voyage en avion. Son oncle Jacques Zeiller, archéologue et directeur de l'École des hautes études, lui écrit quelques jours plus tard : « Je te fais mes compliments d'avoir été en Suisse par la voie des airs. Tu es certainement un des plus jeunes aviateurs de France. » La porte s'est ouverte... « En 1918, lorsque l'armistice a sonné, je n'étais pas vieux, confiera-t-il en 1943, mais j'avais parmi mes camarades des garçons plus âgés qui [...] n'avaient pas pu s'engager. Voilà des jeunes gens dont tous les grands frères, tous leurs camarades d'un ou deux ans de plus qu'eux avaient fait leurs preuves au feu ; ils avaient payé leur tribut de sang au pays, ils étaient devenus de "grands types" ; eux étaient encore des... "potaches" ! C'est alors ce qui fait qu'immédiatement après 1918, vous avez eu toute une espèce d'essor de toute cette jeunesse de 17 à 21 ans vers tous les endroits où il y avait quelque chose à risquer... » (Conférence de l'Espinet).

À la « Génération du feu », avait, en somme, succédé une « génération sacrifiée » à qui l'armistice aurait coupé l'herbe sous les pieds, brûlant de s'affirmer, d'aller faire ses preuves. François n'appartient ni à l'une ni à l'autre : il a été bercé par les exploits de son père, qu'il a vu revenir avec joie et qu'il admire. Il est imprégné de la grandeur militaire de la France ; la patrie lui apparaît telle qu'elle apparaissait, quelques années plus tôt, à l'un de ses illustres aînés, comme « la princesse de contes ou la madone aux fresques des murs⁸ ». Il choisit de préparer Saint-Cyr à Sainte-Geneviève (« Ginette ») de Versailles. Il y noue des relations durables avec les futurs généraux Maurice Challe, Jacques Allard, Marie-Michel Gouraud, Michel de Brébisson et Jean Olié, qui seront de grands acteurs du conflit algérien, et aussi avec Jacques Weygand, fils du futur généralissime. Ses notes hebdomadaires de l'année de « corniche » 1922-1923 témoignent de la solidité d'une vocation : « élève très appliqué, bon début » (en octobre), « élève intelligent et laborieux, en bonne voie pour très bien réussir », « excellent élève ». Il possède manifestement toutes les qualités pour être admis comme élève officier à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, le 28 septembre 1923, dans la promotion « du chevalier Bayard ».

Depuis toujours, il a vibré aux prouesses de ce fils d'une modeste famille du Dauphiné, qui avait payé un lourd tribut à l'histoire de France. « La vie de Bayard, c'est un chef-d'œuvre. Cela monte, cela part humblement, laborieusement, puis cela monte sérieusement ; et cela finit en homme de bien et sur des paroles d'honneur » (Conférence de l'Espinet).

8. Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre*, tome I : l'appel

